

OUBLIÉ DANS LA RIVIÈRE

françoise moreau

oublié
dans la rivière

l'œil ébloui

© *l'Œilébloui*, 2020
ISBN : 978-2-490364-15-2

Parfois, les grands-mères racontent des choses qu'on écoute mal. D'une oreille distraite par la musique d'une vie à soi, diplômes, métier, amours... Parce qu'on trépigne dans ses vingt ans et que le passé freine.

Il y a belle lurette, ma grand-mère Marie-Antoinette m'a dit une chose qu'elle tenait de son père. Un tout petit conte, une poignée de phrases.

J'ai entendu, je me suis indignée, j'ai oublié.

La roue du temps nous entraîne. Pauvres hamsters frénétiques, on l'a bien cherché, tendus qu'on est toujours vers des demains qu'on redoute ou qu'on réclame. On se retrouve un jour avec des petits à bercer, à rassurer, à consoler, et ils sont les petits de nos petits. Des comptines remontent alors du bocal à souvenirs, qui nous ont bercés, consolés. Et aussi ces chansonnettes du folklore local qu'on se prend à fredonner, *C'est la fée Carabosse, lonla, Qui n'est pas loin du Don, madidon madondaine...*

Et c'est probablement cette rivière voisine, le pays qu'elle traverse, qui font ressurgir à fleur de mémoire le petit conte de ma grand-mère.

« Et alors, ils
l'ont retrouvé
noyé dans le
Don ! »

Ce vieux jeune mort, flottant, les yeux grands ouverts, en dérive au fil de plusieurs générations, voilà qu'il m'intrigue. Je me dis qu'il faudrait que quelqu'un le tire sur la berge, lui ferme définitivement les paupières et le laisse rejoindre l'Autre Rive.

Pas si simple.

Si l'histoire s'est montrée têtue à se perpétuer, elle s'est amincie à chaque transmission. Elle a perdu avec chaque dépositaire quelques précieux contours, quelques repères essentiels. S'est ébréchée donc, défigurée sans doute.

Ce qu'il m'en reste en dépôt est vite couché sur papier :

deux ou trois prénoms et pas d'autre patronyme
que celui de la lignée,
aucune date,
des faits non prouvés qui tiennent en quelques
phrases.

C'est mince pour démarrer une enquête.

Je vois bien que le premier travail est de dresser l'échelle généalogique et d'y percher chacun sur sa traverse avec ses marques, le jeune vieux mort, et les gardiens de sa mémoire. Les barreaux transmis par ma grand-mère ont perdu leur couleur, leur étiquette, embrouillés comme des baguettes de mikado sur le tapis de jeu.

Alors, il faut faire parler les livres. Je n'ai plus d'autres témoins. Ces registres pieusement conservés dans l'ombre des mairies au fil des siècles et qui gardent la trace des passants que nous sommes. Ils se montrent bavards et secrets. Émouvants, toujours. Même aujourd'hui où on ne les touche plus que du bout des yeux par écrans interposés, on peut retrouver dans l'encre sèche le moment de l'encre humide.

Obtenir, pour peu qu'on s'y prenne avec méthode et grande patience, l'aveu des déclarants, des témoins, à travers l'écriture fatiguée, ou précieuse, des adjoints à la mairie. Leurs pattes de mouches ou leurs traits vigoureux, leurs jambages grimpants ou aplatis, les fantaisies orthographiques des noms propres dessinent en filigrane leur ennui résigné ou leur euphorie, la douleur du poignet ou l'arthrose de l'index, la myopie congénitale, le rhume tenace qui a envoyé ce petit postillon, là, sur une date.

Mais on n'apprendra rien de leurs commentaires silencieux sur cette bouche de plus à nourrir, sur ce mort qui, ma foi, est un fameux débarras pour tout le monde, sur ce marié qu'on envie fort, sur cette petite épousée qu'on plaint, ni sur la couleur du ciel, ce jour du calendrier calligraphié en toutes lettres.

Le temps, autre agent avec lequel il faut compter, blanchit l'encre, jaunit et tache le papier, colle sur la reliure médiane les pages de registre.

Bref, il faut beaucoup de temps patient pour remonter le temps.

C'est fait. J'ai retrouvé mon jeune vieux noyé. Il m'a fallu pour ça gravir quatre barreaux d'échelle dans la transmission des gènes et des souvenirs. Inévitablement modifiés, les premiers et les seconds, je ne l'oublie pas, à chaque relais.

Et donc, ma grand-mère, Marie-Antoinette, m'a confié une histoire qu'elle tenait de son père, Alexandre, qui la tenait de son père, François.

« Mon grand-père, François, ne s'est jamais consolé de la mort de son frère, Jean-Baptiste. »

Pour les trois barreaux au-dessus de ma tête, je dispose d'images, de mon père bien sûr, de sa mère beaucoup moins, une seule photo du père de celle-ci, et au-dessus, de la figure de François et Jean-Baptiste Caharel, rien bien sûr. À part une descendance, les gens de peu ne laissent pas de traces derrière eux.

Pas d'images. Mais rien n'empêche de se fabriquer ses propres clichés. Notre cortex occipital dispose d'une application intégrée fort capable de visualiser leur mère, une Marie Lecerf, veuve Caharel, qu'on plantera chez elle, au lieu-dit Le Carrefour, en Vay, Loire-Inférieure.

En cette année 1841, car j'ai réussi à définir aussi la date de notre affaire, en 1841, Marie Lecerf a soixante-dix ans et on peut se la représenter avec sa coiffe blanche, ses vêtements noirs protégés d'un tablier, lui-même couvert peut-être d'un sac de jute, parce qu'elle s'en vient de traire les vaches, de nourrir les cochons ou de gratter son jardin, mais ça n'a pas tant d'importance, on n'a pas besoin de se la figurer jusque dans les détails, façon musée des Arts et Traditions. C'est une mère, voilà ce qu'il faut savoir.

Sa lourde poitrine qui retombe sur son ventre pas mal déformé a nourri six enfants. Elle avait

beau avoir trente-quatre ans déjà quand elle a porté la première, dans sa quarante-cinquième année, elle en a encore conçu un dernier.

Les repères ne sont pas forcément bien marqués dans sa mémoire qui s'affaïsse, comme sa poitrine, ses épaules, son dos. Les jours de langes sales, de lessives, de cataplasmes, d'écuelles à remplir, à laver, de bêtes à soigner, se sont additionnés, tellement ressemblants qu'en regardant en arrière, ils semblent parfois n'en faire qu'un seul, étiré, sans surprise. Il y a bien eu quelques saillies, pourtant, dans cette existence. Ce déménagement par exemple, qui a mené derrière deux tombereaux d'armoires et de lits démontés, les bêtes et les gosses, quatre à ce moment-là, de L'Hôtel-Bricaud jusqu'à la ferme du Carrefour où sont nés les deux derniers.

Il y a eu des tombes aussi. La plus dure à fleurir, à chaque Toussaint, est sans doute celle de Jeanne, sa première-née. Une vie soufflée à dix-neuf ans. On ne sait pas comment, accident, maladie, cette terrible tuberculose à quoi l'on donne des noms décoratifs, phtisie, mal de poitrine, consommation... C'est une chose que les livres ne disent pas. On peut deviner le chagrin. Et le manque aussi. Une fille, l'aînée, c'est un capital pour une mère, une assurance pour les vieux jours. Heureusement que

la vie lui en a donné une autre, Marie, comme elle, mêmes tâches journalières à partager, alourdies pour la jeune du poids de l'obéissance, du respect, de la routine. Est-ce qu'elles s'entendent ? Est-ce que la mère pèse sur la fille ? Est-ce que la fille souffre de la comparaison avec la jeune morte intouchable qui n'a jamais vieilli, quand notre Marie, trente-deux ans déjà, est toujours célibataire ? Et qu'est-ce qui l'empêche de convoler ? L'absence de galant, l'affection maternelle un rien culpabilisante, la faute d'envie, de faire envie ?

En cette année 1841, Marie Lecerf est veuve depuis sept ans. Cela fait sept années que les deux alliances enfilées l'une sur l'autre se frottent sur l'annulaire gauche. Autre tombe donc, plus probablement la même partagée avec Jeanne, et partage des chrysanthèmes.

Depuis, dans l'ordre des choses, le fils aîné, René, mène la charrue et les moissons. Il porte le nom du père, ses costumes, son fusil de chasse, son gros paletot, son couteau probablement dans la poche de ses culottes. Il a pris sa place à table et c'est lui qui dit pour les choux, les blés, l'orge, les vaches. En principe, c'est lui.

Ne me demandez pas pourquoi, je n'ai pas de preuves, les registres ne peuvent pas tout dire, mais dans l'absence d'indices, l'intuition s'affûte,

prend le relais. Et René, je le vois plutôt effacé, gentil, aimant mieux obéir que commander au fond, mais faisant semblant, toujours pour l'ordre des choses. Un brave garçon de trente-quatre ans, pas assez hardi pour installer une femme à lui dans cette maison, célibataire encore et destiné à le rester jusqu'à sa mort, quarante ans plus tard, sans avoir jamais quitté le toit de ses père et mère. Et qui laisse à son cadet, François, les rudes marchandages de bêtes à la foire de Guémené-Penfao, ça, je le sais.

De feu son homme, Marie Lecerf a eu quatre garçons. Le souci de maintenant, après tous ceux que peuvent donner quatre garnements délurés poussant dru dans le même enclos, c'est leur établissement. La ferme ne fera pas vivre quatre familles quand ses garçons feront souche. Honoré, vingt-neuf ans à cette heure, l'a compris depuis un bon moment. Il a appris le métier de menuisier, s'est établi à La Bactière et l'automne dernier, on lui a fait un gentil mariage avec la petite Marie Bouju. J'imagine qu'on se visite de temps en temps, les dimanches après-midi, on sort le pain, les rillettes, les pommes cuites, on parle du blé noir et des couvées. Et la mère est rassurée pour celui-là.

François, son cadet de deux ans, travaille à la ferme avec René. Le cadet mais peut-être aussi, comme je l'ai dit, le vrai décideur. Il n'est pas question de mariage pour lui. Pas encore. Mais on sait que cela viendra puisque j'écris depuis sa descendance.

Et puis, il y a le petit dernier de Marie, son plus longtemps choyé probablement, parce que le giron, les bras ne sont plus réquisitionnés pour un nouveau-né. Et choyé aussi des aînés comme il arrive souvent pour les derniers. Jean-Baptiste, sur l'état civil, mais on lui dit Jean, c'est plus rapide, plus simple, ou Baptiste, parfois les deux. François et Jean font une paire. Ainsi vont les fratries nombreuses où des duos font durablement intimité. Jean n'est pas resté sur la ferme. Pas d'avenir pour lui ou pas le goût, les deux peut-être. Depuis quelques années, il est parti à Guémené-Penfao où il a appris le métier de maréchal-ferrant et la forge. Et à chaque foire de Guémené, celle de la Saint-Jean, celle de la Saint-Michel, mais aussi parfois celle du deuxième mercredi du mois, François fait ses affaires et passe voir Baptiste chez son patron. Après avoir jeté un œil aux quatre fers de la jument, les deux frères s'en vont trinquer à l'auberge et se donnent les nouvelles de la famille, des bêtes et des gens.

Voilà ce qu'on peut dire.

En cet été 1841, quand l'agent recenseur, que le garde champêtre a annoncé à plusieurs reprises avec roulements de tambour après la grand-messe, quand il passe à la ferme du Carrefour en Vay avec sa petite serviette en cuir, ses plumes taillées et ses encriers, il s'installe à la table de bois poli, sur le banc vernissé du frottement des pantalons en gros velours côtelé. Il a noté la présence de la veuve, Marie Lecerf, de sa fille, Marie Caharel, qui baratte le beurre dans le coin de la salle, des deux fils, René et François Caharel, cultivateurs. Il inscrit le domestique, Joseph Courroucé, célibataire. Il recense encore une Mathurine Clavier, célibataire mais non pas domestique, avec une qualification aujourd'hui indéchiffrable parce que l'encre a beaucoup pâli, parce que l'écriture de l'agent s'est altérée, occupé qu'il était à demander comme ça des nouvelles d'Honoré qu'il connaît probablement. Et occupé aussi à ne pas demander des nouvelles de Jean-Baptiste tout juste mort, mais quel malheur, et pas fini de pleuré ! L'agent recenseur finit la liste des résidents par une veuve Creuzard donnée comme indigente. On a l'hospitalité large sous ce toit. Il refuse le verre qu'on lui propose, parce que s'il doit dire oui dans chaque

foyer, vous comprenez bien. Et il passe dans la maison d'à côté où la voisine le guette sur le seuil et lui crie de se méfier du jars qu'elle chasse à coups de torchon.

« Il est arrivé
chez sa mère le
samedi, il avait
demandé sa
journée à son
patron. »

Autant qu'il m'en souviene, dans le récit succinct qu'on m'a fait, c'était le samedi. Sans autre précision. Maintenant que j'ai cuisiné les registres récalcitrants jusqu'à leur faire rendre gorge, je sais que c'est un samedi d'été, le 19 juin 1841 exactement. Marie Lecerf est dans la cour, à l'aplomb d'un soleil déjà cuisant, le bras tiré par un seau lourd et la démarche déhanchée par le poids – mais non, la corvée de puits c'est sûrement pour Marie-la-fille –, par un panier de pommes de terre plutôt qu'elle rapporte du champ d'à côté et qu'on mangera au soir avec du lait caillé. Le chien jappe de cette façon contente qui accueille les familiers. Elle se campe dans ses sabots, met ses mains en pare-soleil sur ses yeux. Et elle le voit, son gars. Il contourne le tas de fumier, écarte les poules du pied. Il attrape le panier.

— Laisse, j'vas t'aider.

Elle rit de la bonne surprise, se laisse faire, campe les poings sur ses hanches.

— T'es revenu nous voir.

— Tu vois b'en.

Ce seront les seules effusions. On ne s'est peut-être pas vu depuis Pâques ou la Noël. Mais l'amour va de soi, solide, rugueux, tissé dans les fibres du corps, on n'en fait pas un discours. Il rechigne à se déclarer. Même entre amoureux, on utilise des péri-

phrases. « Tu m'plais b'en », « J'voudrais b'en t'marier » ou « Depuis qu'la mère est morte, y'a p'us qu'des hommes dans la maison, c'est pas bon ! » Et ça suffit pour se comprendre. Les hommes peuvent parler sans broncher de croupes et de tétons, mais le mot « amour » les ferait rougir. Sauf dans les chansons qu'on porte haut et fort les jours de noces, de baptême ou de moissons, parce qu'avec un accordéon et beaucoup de monde pour reprendre le refrain, la pudeur est habillée. Ce n'est évidemment pas une question d'époque. Monsieur Victor Hugo, juste admis à l'Académie française, sait tourner le verbe et le nom. Ou Monsieur de Balzac, ou de Lamartine dont les noms ornent le dos des livres que lisent les demoiselles et leurs promis. Mais, chez les Caharel, il n'est pas certain qu'on trouve même un almanach.

Il y aura un échange taquin et rieur avec la sœur.

— Dis donc, Marie, t'as guère grossi, tu trouv'ras point d'galant.

— J'en n'avons point besoin, b'en assez d'hommes à servir ici !

Il y aura au mieux une tape dans le dos des frères quand ils rentreront du champ qui les occupe, tête couverte et bras roussis qu'ils plongeront dans la bassine d'eau juchée sur un billot, à gauche du seuil.

— Et voilà le gars Baptiste qu'arrive, à ct'heure qu'on avoens juste fini les foins !

Et tout ça est gros d'affection, d'un bonheur tranquille, simple, brut, profond, la joie animale des retrouvailles. Le contentement coule avec la soupe dans les gosiers. Le lard et la galette de blé noir se mâchent de solide appétit mais sans précipitation. On écarte les mouches avec des gestes résignés. On jette un petit quelque chose au chien qui frappe de la queue le sol de terre battue. Ça sent le feu de bois, la saucisse fumée, le chiffon brut, le meuble imprégné de chou cuit et de chandelles. On s'attarde autour du verre de cidre. On rote. On se dit des riens.

C'est bien plus tard, quand on aura épuisé tous ces riens convenus par le code des bonnes relations, que Jean-Baptiste dira à sa mère ce qui l'amène. Je ne sais pas où ça se passe. Dehors, j'imagine, c'est plus léger. Les choses graves ne doivent jamais avoir l'air grave, voilà l'élégance. Et les mains occupées si possible. À trouver l'herbe pour les lapins, ou à affûter une faucille pendant que Marie Lecerf tourne la meule.

« Il a dit à sa
mère qu'il vou-
lait se mettre à
son compte et
se marier. »

Ce qui fait deux importantes nouvelles. Je ne suis pas sûre qu'il développe beaucoup la première. Sa mère n'en a pas besoin. Le petit a appris le métier. Son patron est content de lui. Il a le goût de la forge et il se débrouille avec les chevaux. Déjà, gamin, il savait y faire avec la vieille jument.

À ce patron aussi, Jean-Baptiste a dû expliquer, la veille peut-être, qu'il voulait avoir son affaire à lui. Et puisqu'il y avait cette occasion... Le patron a dit quelque chose comme :

— Tu me f'ras défaut mais j'peux pas t'en empêcher, mon gars !

Je ne pense pas que le patron ait demandé des choses sur la bien-aimée parce qu'il doit savoir. Sûrement, il sait que son ouvrier *fréquente*, les *fréquentations* de la jeunesse n'échappent jamais aux plus anciens. Et bien sûr il sait qui. Peut-être qu'il a fait quelques réflexions taquines ou paternelles. Et Jean-Baptiste a dit :

— C'est pour ça, patron, qu'y m'faut ma journée demain, faut que j'en cause avec la mère !

La mère, elle, a sûrement posé des questions sur la bien-aimée, vous pensez bien. Mais sans avoir trop l'air, prudente, matoise. Savoir son nom, c'est le moins – et que, je m'en veux tellement, moi, d'avoir oublié –, son âge – que j'aurais pu retrouver

si j'avais gardé son nom –, sa santé, et puis sa famille surtout que Marie a peu de chances de connaître, mais elle trouvera moyen de diligenter une petite enquête par les connaissances de ses connaissances. C'est un service qui ne se refuse pas parce que c'est une question essentielle. Et elle contient deux inquiétudes : est-ce une petite bien élevée dans la vertu, le respect, l'obéissance, qui ne fera pas rougir la tribu dans laquelle elle prétend entrer ? Parce qu'on ne peut pas se faire mettre au ban d'une société fermée où les intérêts sont si intriqués, si interdépendants. L'œil des voisins est redouté. On peut se trouver déshonoré pour peu de chose. Le rire ou le verbe un peu trop hauts, le jupon un peu trop court, un soupçon de paresse ou la colère facile, et vous voilà habillés d'adjectifs définitifs.

Enfin, deuxième interrogation, qu'on masque comme on peut parce qu'elle est incandescente de convoitise, est-ce que les siens ont du bien, peut-on espérer une jolie dot dans la corbeille de mariée ? Ce n'est pas indispensable bien sûr, mais c'est un bonus toujours apprécié. Je pense qu'il n'y a pas de grandes espérances de richesse du côté de la petite bru puisque précisément la demande de Baptiste à sa mère porte sur l'argent dont il a besoin pour s'établir. Il en faut pour

repandre une affaire et fonder une famille! Et jusqu'ici, il n'a jamais demandé la part d'héritage qui lui revient naturellement de son père, alors d'après lui, c'est le bon moment.

« Sa mère lui a
dit : T'inquiète
pas mon gars,
t'auras ton argent,
t'as droit à ta
part. »

Voilà, ils ont dû se coucher sur cet accord, ce samedi soir. Et Jean-Baptiste, bien soulagé mais pas surpris, sa demande est légitime et il sait pouvoir toujours compter sur les siens, aura dormi d'un sommeil profond, bienheureux, dans les odeurs d'enfance, foin sec, étable, bercé par les cavalcades de souris au grenier et la rumination des vaches derrière la cloison. Et si impatient de les quitter.

Le lendemain, dimanche, après que les cloches ont carillonné le sortir de la grand-messe – les femmes se contentent de la messe basse du matin et rentrent bien vite dans leurs sabots cirés à cause de l'ouvrage à faire –, le repas du midi aura encore rassemblé son monde sur les deux bancs de bois poli de part et d'autre de la table. Où on aura commenté les récents avis à la population du garde champêtre.

Et après une méridienne prudente, je pense, dans un coin du pré, pour laisser passer le gros de la chaleur, Baptiste aura repris la route. La même qu'à l'aller. Pas loin de quatre lieues à pied pour aller de Vay à Guémené. La valeur de quatorze kilomètres actuels sur nos routes bitumées.

On ne peut pourtant pas écarter la possibilité qu'il soit parti plus tôt, dès le dimanche matin. Il l'aurait annoncé tandis que les femmes, missel à

la main, partiraient pour l'église. Il aurait prétexté la chaleur. La mère aurait grogné un peu.

— Tu vas quand même b'en manger avec nous.

Elle aurait admis pourtant l'impatience amoureuse et inavouée de Jean-Baptiste. S'en serait trouvée un peu jalouse mais aurait haussé ses vieilles épaules que la vie a matées.

— Va don' la retrouver, mon gars!

Matinée ou après-midi, les pas de Baptiste vont pareillement sur des chemins de cailloux jaunes entre les parallèles des ornières de charrette. Il marche au milieu, sur la crête piquée de pissenlits, de trèfles égarés. Des chemins où on peut compter sur l'aubaine d'un attelage qui vous économise en vous prenant à son bord. Et peut-être qu'un de ses frères lui a fait un brin de conduite en carriole pour l'avancer un peu, puis il connaît des raccourcis, des *rottes* de piétons, des ruisseaux à sec. Il s'en va sur une terre aujourd'hui disparue, mosaïque de petites pièces bocagères ourlées de haies épaisses gorgées de bêtes à poils et à plumes et de sentiers creux. Il a probablement une musette à l'épaule où sa mère aura voulu glisser un demi-jambon fumé, un pot de confiture de citrouille, veux-tu de la rilette?... Les mères restent nourricières à vie. C'est plus fort qu'elles, ça dit

l'amour. Il aura refusé, agacé, ça charge, fait chaud, et « Tu sais b'en que j'suis nourri, logé, la mère ! » Il aura pris juste la bouteille de cidre frais roulée dans un torchon mouillé pour la route.

Le chahut des oiseaux, les senteurs d'été, chèvre-feuilles, haies chaudes, herbes foulées accompagnent la fête dans sa tête. Il a de si bonnes nouvelles pour l'amoureuse. Qu'elle doit attendre parce qu'il lui aura dit qu'il allait arranger ses affaires. D'ailleurs, il faudra revenir bientôt avec elle, c'est convenu avec les siens, pour la présentation officielle. Sûrement, ils ont prévu de se voir pour en parler. Je ne sais pas s'il revient avec l'argent. Je pense plutôt qu'il revient avec la promesse de l'argent. Les économies disponibles, cachées dans une boîte en fer-blanc derrière une pierre du foyer, ne seraient pas suffisantes pour réaliser la part d'héritage de Jean-Baptiste. Il faudra probablement vendre quelques bêtes. Et il me vient à l'esprit que ce dimanche de visite est à quelques jours de la grande foire annuelle de la Saint-Jean, le jeudi suivant. Il a dû calculer ça, notre Jean Caharel. Ils sont tombés d'accord. François ira faire affaire à la foire de Guémené et laissera l'argent en soirée à son frère comme entendu avec la mère. Voilà ce qu'il va expliquer à la bien-aimée.

Un lièvre détale sous son nez. Des glands craquent sous ses pieds. Il écarte des ronces alourdies de la promesse encore verte des mûres. Sur ce chemin, il doit connaître ce qu'on savoure tous un jour ou l'autre : un instant parfait. Quand tout s'accorde autour de nous et en nous. Il savoure d'avoir la vie devant lui, conforme à son rêve.

En fait, seulement quelques heures, mais il ne le sait pas.

« Sa logeuse
s'est inquiétée
de ne pas le voir
revenir. »

Cette logeuse m'a donné du mal. J'ai fini par la trouver, bien planquée à la page 6 du livre de recensement 1841, malgré la mauvaise volonté dudit livre, son désordre, ses pages à moitié mutiques et ses renseignements mâchonnés.

Jean-Baptiste loge à Guémené-Penfao chez une veuve Hamel qu'on continue souvent d'appeler Anne Tessier ainsi qu'on l'a toujours connue puisqu'elle est du pays. Elle est boulangère et travaille avec son fils François. Et pour arrondir les comptes, elle loue deux chambres à l'étage de sa maison, une à notre Jean Caharel et une autre à un François Bréger, compagnon forgeron.

Je suppose qu'ils ont aussi chez elle leur couvert, sauf peut-être pour le repas de midi qui se prend à la forge du patron. Et peut-être aussi qu'elle s'occupe du linge. Je la vois bien distribuant conseils, mises en garde, recousant un bouton, reprisant une chaussette, et cuisinant son monde. Ça lui fait distraction, ça arrondit son importance. Et quand elle a cassé le fil avec ses dents, elle pose encore quelques questions bienveillantes auxquelles il serait difficile de se soustraire eu égard aux petits services rendus.

Forcément, elle est au courant des amours et des projets de Jean-Baptiste. Probablement qu'elle

l'attend ce dimanche soir pour avoir des nouvelles, mi par affection, mi par curiosité.

Elle finit par ranger l'assiette vide et propre de Jean-Baptiste et se couche assez intranquille ce dimanche soir.

Elle s'inquiète tout de bon le lundi matin devant le lit intact de son pensionnaire. Vous pensez bien qu'elle est en bonne place dans sa boutique pour connaître toutes les nouvelles. Et justement, il n'y en a pas. L'autre locataire, François Bréger, non plus ne sait rien, sinon qu'il a pu s'assurer à la forge, où Jean aurait dû être à pied d'œuvre, qu'on ne l'a pas revu ce lundi matin. Patron, collègue, logeuse s'accordent à trouver que ça ne ressemble pas à Jean Caharel. Alors Anne Tessier, veuve Hamel, prend une décision.

— Moi, je vas faire prévenir chez lui, faut savoir.

Un réflexe de femme, de mère qui se met à la place d'une autre, qui a l'inquiétude dans les entrailles depuis qu'elles ont porté fruit. Après tout, on ne sait pas, il est peut-être resté coincé là-bas à cause d'un accident, d'une maladie, ou d'un malheur qui serait arrivé à l'improviste chez les siens...

Comment s'y prend-elle ? J'imagine qu'en parlant à droite et à gauche, elle finit par trouver une

connaissance qui va dans la direction de Vay ce jour-là ou bien qui s'y rend chaque début de semaine et qui accepte de faire un crochet.

« Alors elle a fait
prévenir sa mère.
Et mon grand-
père François a
dit : J'vas aller y
voir, moi ! »

François Caharel est inquiet d'emblée. Tel qu'il a vu son frère la veille, il se doute que seule une méchante affaire peut l'avoir empêché d'arriver. Il interroge le messager. Quel chemin a-t-il pris ? Est-ce qu'il n'a rien vu d'anormal ? Non, une vache échappée qu'il a repoussée dans sa pâture supposée. Il secoue la tête, recommence son récit.

— Ça fait que la mère Hamel m'a dit comme ça, p'isque tu vas sur Vay...

Je pense que François décide de partir tout de suite. Il ne va pas attendre le jeudi de la foire. Il attelle sa jument. Il a des mots taillés rond pour rassurer sa mère, sa sœur qui se tordent les mains dans leur tablier, parce que c'est ce que les hommes sont censés faire.

— J'vas vous l'retrouver, moi, on disparaît point comme ça, quand même !

Il parcourt le chemin qu'a dû prendre Baptiste. Non sans hésitation sur les raccourcis à explorer. Attachant la bête, qui en profite pour prendre une goulée de branches bien feuillues, revenant sur ses pas, fouillant du regard les prés à vaches, les halliers, les petites mares. Que risque un vigoureux gars de vingt-cinq ans qui marche vers son avenir ? Une vipère ? Un taureau échappé qui vous charge ? Une mauvaise rencontre ?

Quand il arrive à Guémené-Penfao, il n'a rien trouvé sur sa route. Personne parmi ses rencontres n'a pu le renseigner. Il ne peut plus qu'espérer voir surgir son frère, là, sur la place, il serait rentré alors, il aurait une explication, une histoire toute bête en somme qu'on se raconterait en rigolant pendant longtemps.

Je ne sais pas à quel moment François Caharel apprend, juste à son arrivée ou plus tard, ni comment, ni par qui. Et je ne sais pas comment, par qui, tous les autres ont appris, le patron, Anne Hamel, les collègues, la bien-aimée... Comment ça s'est répandu dans le bourg. Il n'y a plus moyen de savoir. Cela restera confus et silencieux.

Jean-Baptiste Caharel, vingt-cinq ans, a été retrouvé noyé dans le Don, au solstice d'été.

Et personne n'y comprend rien, ni sa famille, ni ses connaissances. Parce que ça fait parler évidemment ! Autant à Guémené qu'à Vay. Au lavoir, au café, à l'épicerie, à la forge, les curieux, les résignés, les taiseux ruminent autour de l'inévitable brasseur d'air qui abat ses il aurait fallu, je l'ai toujours dit, y'a qu'à, et y'avait qu'à pas... Jusqu'à ce qu'un agacement généralisé lui cloue le bec : « Mon pauvre Eugène, sans toi et la merde de chien blanc, y'en aurait-y des haies de broutées ! »

N'empêche, faute d'explications satisfaisantes,
on en vient à nourrir de méchants soupçons.

« C'est que...
y'en avait un
autre qui tournait
autour de la
fille. »

Ainsi parlait ma grand-mère Marie-Antoinette, sur la foi de son père qui le tenait de son père.

Jean-Baptiste avait un rival en amour. François ne l'aura appris qu'à ce moment-là, à Guémené, de la bouche de Anne Hamel peut-être ou du compagnon forgeron. Il n'arrive pas à comprendre ce que son frère est venu faire là dans cette rivière et comment il a pu s'y noyer. Ces questions lui enflamment la tête.

Il dort à Guémené peut-être ce lundi soir, dans la chambre vide de Jean-Baptiste. Anne Hamel lui aura proposé. Et il aura hésité parce qu'il faudrait rentrer prévenir la mère. Mais elle posera des questions, bien sûr. Or, c'est ici qu'on peut trouver des réponses.

Et les langues se délient, celle de la logeuse par exemple qui se voit livrer chaque jour ou presque dans sa boulangerie, après qu'on les a débattues et essorées, les nouvelles toutes chaudes du lavoir, les mieux informées et les plus fouillées qu'on puisse trouver.

— Y'en avait b'en un autre qui tournait autour de la fille.

Baptiste n'a pas parlé de ce rival chez lui. Parce que ça ne le tracasse pas beaucoup, au fond. Puisque la bien-aimée, elle, sait bien qui elle veut. D'ailleurs, on peut le dire dès maintenant, elle

n'en voudra jamais aucun autre. Et pleurera son fiancé jusqu'à la fin de ses jours. François Caharel en sera témoin et le fera savoir aux générations futures.

Mais ce qui se sous-entend là, dans le menton galoché de ma grand-mère, son air buté et un rien enragé, c'est que Jean-Baptiste aurait été purement et simplement supprimé par son rival. Ce n'est pas rien. Mais je la revois sur sa chaise basse, ses jambes noires croisées, leur rythmique nerveuse qui accompagne le balancement de la tête, obstinée.

Tout de même. C'est bien sûr un mobile éculé de roman policier, mais pas du meilleur. On est en 1841, certes, où on peut encore se battre en duel pour l'honneur ou pour une dame, mais pour une paysanne ou une domestique, c'est moins probable. Pourtant, à toutes les époques, la rubrique des faits divers avoue un nombre impressionnant de crimes passionnels.

Je peux toujours douter, ma grand-mère persiste et signe sur la foi de son grand-père : Jean-Baptiste Caharel a été assassiné par un rival en amour.

Méfiant, suspicieux quant aux déformations de la vérité engendrées par le chagrin, je décide

d'interroger encore les registres neutres et impartiaux.

Voici ce qu'on m'avoue :

L'an Mil huit cent quarante et un, le vingt cinq du mois de Juin, à six heures du soir ; par devant nous Laurent Simon, Maire et officier de l'état civil de la commune de guémené, canton de ce nom, département de loire-inférieure, sont comparus, Julien Breget, âgé de vingt sept ans, et Joseph Le Tort, âgé de trente et un ans, laboureurs, domiciliés séparément au bourg de guémené, lesquels nous ont déclaré que le vingt et un juin présent mois, à une heure du matin, Jean Caharel, âgé de vingt cinq ans, Maréchal, domicilié au bourg de guémené, célibataire, fils de feu René Caharel et de Marie le Cerf, cultivatrice, domiciliée à Vay est décédé au lieu dit les grands prés, près le bourg de guémené, ainsi que nous nous en sommes assuré, et avons signé le présent acte, les Déclarants ayant dit ne le savoir faire, après que lecture leur en a été faite.

Soit. Mais, à bien y regarder, deux ou trois choses me turlupinent dans cette déclaration de décès que bien sûr François Caharel et les siens n'ont jamais lue.

D'abord, j'ai cherché sur les cadastres récents et anciens le lieu-dit Les Grands-Prés, près le bourg de Guémené, sans le trouver. Le plus probable est qu'il correspond à des prairies marécageuses qui séparaient la rivière du Don des premières maisons du bourg.

Que diantre pouvait bien y faire Jean-Baptiste à une heure du matin dans la nuit du dimanche au lundi ? Il aurait dû dormir chez Anne Hamel après avoir conté fleurette à son amoureuse. Alors ? Noyé bien plus tôt en soirée et trouvé à cette heure seulement par les deux déclarants, Joseph Le Tort et Julien Brégé ?... Ce n'est pas ce que dit le texte et c'est juste déplacer la question, que faisaient ces deux-là à patauger aux Grands-Prés – à une heure où tout le monde dort parce qu'il n'y a pas rien d'autre à faire, la nuit, dans une petite commune, tout chef-lieu de canton soit-elle ? Ni théâtre, ni boxon, même les troquets doivent vider les derniers clients vers les dix heures, car les semaines de travailleurs commencent tôt le lundi.

Et ce n'est pas tout. En étudiant les pages du registre des décès, les précédentes, les suivantes, une autre anomalie plus troublante encore apparaît. Une pratique bien établie, semble-t-il, chaque fois qu'un déclarant se présente seul à la mairie

pour déclarer un décès. Ce qui arrive fréquemment, on a tant à penser, à faire, quand la mort frappe, prévenir la famille, le curé, organiser la veillée après avoir fait la toilette mortuaire, prévoir des en-cas pour les visiteurs, commander le cercueil, les vêtements du deuil, le fossoyeur, les porteurs. Les voisins, frères, sœurs, oncles, cousins se proposent. On distribue les tâches qui sont multiples. Et l'un d'eux est chargé de passer à la mairie faire la déclaration. Mais un seul ne suffit pas, la loi exigeant deux déclarants. Il est d'usage alors de faire appel à Joseph Le Tort ou Julien Brégé pour faire le second. Ils habitent l'un et l'autre à deux pas de la mairie, personne n'y trouve à redire, c'est un service comme on s'en rend bien d'autres dans ces moments de deuil qui soudent les communautés, à charge de revanche malheureusement.

Je ne suis même pas sûre que le déclarant commis d'office se déplace puisque, après tout, l'un comme l'autre ne savent signer. On le prévient peut-être après, histoire d'être régulier.

— Dis-moi, Joseph, y'a René Gicquel de Beix qu'est passé à la mairie pour le décès de son petit, deux ans, le gamin, si c'est pas malheureux. Il est venu tout seul, alors j'ai mis ton nom comme d'habitude. J'ai pas voulu te déranger.

Et Joseph est d'accord. D'accord pour rendre ce service. Et probablement d'accord, reconnaissant, qu'on ne le dérange pas non plus dans son travail, en pleine journée. Que voulez-vous, la vie continue. Et ce n'est pas sa présence malheureusement qui...

Mais quand les deux suppléants habituels sont commis d'office ensemble pour déclarer la mort de Jean Caharel, et seulement eux, ça veut dire qu'il n'y a aucun témoin direct et que donc, rien n'est fiable, ni le lieu, ni les circonstances de la mort. Joseph Le Tort et Julien Brégé ont-ils jamais su qu'ils étaient déclarants officiels de la mort de Jean-Baptiste Caharel sur les registres d'état civil ?

Enfin, dernière question embarrassante, si le décès a eu lieu le lundi à une heure du matin, comme il est écrit sur l'acte, pourquoi avoir attendu le vendredi suivant jusqu'à six heures du soir pour établir sa déclaration ? Pas trouvé d'exemple analogue ailleurs. La foire du jeudi, ses préparatifs et son déroulement, ne fait quand même pas une explication.

Eh bien, me direz-vous, c'était le temps nécessaire à l'enquête.

C'est là que les choses s'enveniment parce que...

« Mais y'a jamais
eu d'enquête,
ma fille ! Vu que
l'autre galant,
c'était le fils du
mairie ! »

Notez qu'elle ne dit pas, Marie-Antoinette, l'autre amoureux. Il y a, dans son dire, le bon fiancé, son ancêtre, sérieux et fiable, et le vil suborneur, le fils du maire, et présumé assassin en somme !

Je dois dire que dans mes vingt ans, au recueil de l'histoire, je l'avais gobée toute ronde et en avais conçu une courte mais profonde indignation.

Avec le recul du temps, je reprends avec des pin-cettes cette hypothèse un brin radicale. Et je me propose d'aller creuser de ce côté dont je sens bien qu'il est ressenti comme un autre monde, celui des puissants, des décideurs, du droit du plus fort.

Le maire, je n'ai pas de mal à le trouver, il a écrit son nom en toutes lettres dans l'acte de décès qu'il est le seul à signer. Je suis d'ailleurs reconnaissante à ce Laurent Simon de sa belle écriture très lisible que je prends d'emblée pour une bonne volonté à collaborer à l'établissement de la vérité.

Tout de même, l'affaire est délicate. Je n'ai pas été sans voir qu'il existe une place Simon à Guémené-Penfao. Et je vais apprendre très vite que cette famille Simon est une dynastie. Qu'elle a donné pas moins de six maires à la commune et trois députés à l'Assemblée nationale ! De quoi

impressionner certainement mes paysans au moins respectueux, au plus résignés.

Certes, la Révolution est passée par là. Et les bourgeois ont pris les places hautes qu'occupaient les gens de noblesse. Mais l'habitude demeure dans le petit peuple du soupçon ou de la soumission prudente, obligée, aux notables.

D'humble extraction, pourtant, ces notables-là, comme il m'apparaît après recherche. François Simon qui inaugure la dynastie de la mairie est un enfant du pays qui a fait, en brave, la campagne de l'an II sous les drapeaux tricolores flambant neufs. Blessure, mutilation lui valent, au titre d'invalidé de guerre, la licence d'un bureau de tabac. Que, bientôt, il agrandit d'une auberge. Bien placé pour connaître les affaires du pays, il sera nommé maire en 1802 à une époque où ces édiles ne sont pas encore élus. Une relative aisance arrivera au fil de ces années où la bourgeoisie s'épanouit, prend le pouvoir et ses aises. Parmi ses huit enfants, il y aura un contrôleur des contributions, un marchand de biens et deux maires pour prendre sa relève, Joseph et Fidèle.

Notre Laurent Simon, qui tient la mairie en 1841, est un neveu de ce François premier. D'abord adjoint de son cousin Joseph, il lui succède en 1837

quand celui-ci entreprend une carrière politique plus ambitieuse.

Pas sorti non plus de la cuisse de Jupiter, Laurent. Le papa est serrurier, et lui, le fils, aubergiste. Il a quarante-trois ans, monsieur le maire, quand il signe, seul, sans vrais témoins, à la sauvette, et près de cinq jours après les faits, l'acte de décès de Jean-Baptiste Caharel.

Et ce fils du maire, coupable rival, donc ?

J'interroge à nouveau le récalcitrant registre du recensement de 1841. Il consent avec bien de la mauvaise volonté à m'informer que Laurent Simon vit dans le bourg de Guémené-Penfao avec son épouse, Jeanne Gaudin. Mais... il n'est fait mention d'aucun enfant sur la page. Ce qui ébranle ma légende familiale.

Alors quoi ? Fils marié, vivant dans une autre maison ? Une autre commune ? Mais où ? Et, bien vite sur la pente du découragement, le doute. Est-il bien sûr qu'il y ait un fils à trouver ? C'est le moment où résonne très fort le mot « légende » dans l'expression « légende familiale ».

Mais le menton galoché de ma grand-mère, la colère de ses jambes croisées, impatientes, me jaugent. Je me dois de rechercher ce fils du maire, présumé coupable de la mort de Jean-Baptiste.

Les livres ne collaborent bien que dans un sens, à la remonte. À la descente, c'est bien plus compliqué de les faire parler. Pour connaître la descendance de quelqu'un, il vous faut supputer une date probable de mariage, trouver l'acte, pour vérifier les identités des ascendants, celle de la mariée. Après quoi, en cherchant dans les années qui suivent, souvent l'année suivant les noces en l'absence des moyens de contraception, vous avez des chances de trouver le premier héritier.

Je triture les registres, longtemps, je m'use les yeux sans trouver la moindre trace du mariage de Laurent Simon et Jeanne Gaudin. L'usage voulant qu'il ait lieu dans la commune où vit la jeune femme, j'en conclus qu'elle n'est tout simplement pas native de Guémené-Penfao. Je suis accablée à l'idée de passer en revue les registres de toutes les communes environnantes où auraient pu se mélanger les relations, les affaires, les marchés, les mondanités susceptibles de produire un mariage. J'essaye un peu. J'en veux à tous les Bouvard ou Pécuchet pour leurs jambages tordus, indéchiffrables qui m'épuisent les yeux, leurs manchons de lustrine qui usent l'encre, et leurs rêves de grandeur qui font distractions et erreurs dans l'établissement des tables décennales.

Je renonce même à trouver cet acte de mariage qui m'ouvrirait le chemin de la descendance éventuelle de monsieur le maire.

Et si Laurent Simon n'avait pas de fils. S'il n'y avait pas de meurtrier du tout, mais un banal accident. Jean-Baptiste, un peu ivre, qui se prend les pieds dans une branche et se noie dans le Don. Si toute cette histoire n'était qu'une pure légende, bien déformée au fil des générations, bien embrouillée et glauque comme le fond des mares.

Mais par-dessus la fatigue, une petite voix ironise : puis-je vraiment croire que Jean-Baptiste, un peu ivre admettons, soit parti à la pêche à la ligne ce dimanche soir jusqu'à rencontrer une racine fatale à son équilibre à une heure du matin ?

Et puis surtout, c'est évacuer un témoin.

« Parce que la
petite bonne du
mairie, elle a vu
des choses ! »

Ça, c'est le joker de ma grand-mère. J'ai dû demander autrefois: « Mais comment vous pouvez le savoir? » Le vous englobant les générations successives d'ancêtres rapporteurs.

Or, ils ont un témoin à charge.

Et cette petite bonne existe bien dans la maison des Simon, j'ai pu le vérifier. À peine suis-je étonnée qu'elle s'appelle comme moi, Marie-Françoise. Sauf qu'on lui dit Marie quand on me dit communément Françoise. La petite Marie Quilly a quatorze ans. Elle est la dernière de sa famille nombreuse, alors on l'a placée là, vu qu'on n'avait pas besoin d'elle à la ferme paternelle et qu'elle est en âge de gagner sa pitance. Elle apprend le métier avec Félicité Boufsard, domestique plus ancienne dans la maison, qui du haut de ses vingt-sept ans, la dirige pour que tout marche au mieux comme le souhaite Madame. Elle apprend à frapper aux portes avant d'entrer, à porter un verre ou une tasse de camomille sur un plateau, à articuler et à parler son meilleur français à Monsieur et Madame, ce qui lui fait à n'en pas douter un sacré apprentissage.

Je peux bien vous dire comme je la vois, la petite Marie Quilly, et si ça ne vous convient pas, faites-vous une autre image. Elle n'est pas bien haute,

un peu ronde, une peau criblée de taches de lune, une masse de cheveux blond roux toujours échappés, et deux yeux bleus, vifs. Elle connaît la vie comme une dernière-née poussée à la campagne, et est dégourdie en diable. Pas très au courant des manières mais ça ne lui fait pas peur d'apprendre.

C'est probablement Félicité qui l'envoie à la cave.

— Marie, va-t'en remplir la bouteille, dépêche-toi !

Elle descend avec son litre à remplir de cidre à la barrique.

Ma grand-mère me dit juste qu'elle est descendue chercher quelque chose à la cave. Mais on peut bien laisser tourner un peu la caméra. Elle lambine un peu, la petite. Il y a sans doute peu de temps qu'elle est en service, elle ne connaît pas toute la maison. Et la magie des caves et des greniers fonctionne longtemps sur les jeunes imaginations. Elle s'approche de quoi ? D'un vieux fauteuil au rebut, est attirée par une étoffe, une petite statuette ébréchée ? Toujours est-il que dans la pénombre, elle heurte un paquet, un long paquet, genre tapis roulé. Ça l'intrigue. Elle se penche pour y voir mieux. Et ce qu'elle voit et qui manque de la faire hurler, ce sont les deux pieds qui dépassent du paquet. Deux pieds bien raides dans de lourds souliers d'homme.

« Alors, elle a rien dit à personne, mais elle a couru au confessionnal. »

Elle n'a rien dit à personne, assure ma grand-mère, n'empêche qu'elle me le raconte à deux générations de distance. Ce qu'elle veut dire par là, c'est que la petite Marie comprend que c'est grave et ne voit qu'une personne à qui se fier et qu'un lieu sûr pour lâcher sa découverte. Elle a dû entendre parler du secret de la confession pendant son catéchisme. D'instinct, elle se protège. On avait bien raison de se l'imaginer vive et futée. Je ne sais pas ce qu'elle peut trouver comme histoire pour s'échapper à l'église. À moins qu'elle n'ait mis Félicité au courant et que ce soit elle qui lui ait conseillé... Je ne crois pas, en fait. Félicité ne peut pas être complètement fiable. De son bord, oui, parce que partageant la même condition de domestique. Mais donnant les ordres comme une patronne, et capable peut-être, vénération ou calcul, de s'allier avec celle-là. La petite Marie ne se fait pas tous ces raisonnements. Elle est juste douée d'un solide bon sens qui décide à sa place. Elle pose sa bouteille pleine à la cuisine. Et s'esquive en douce. L'église est à deux pas, après tout.

Il faut supposer que le curé, René Daniel à cette époque-là, se trouve justement à l'intérieur car, quand il n'est pas occupé à relancer le conseil de fabrique, il demeure dans la grande nef, comme si

sa présence pouvait accélérer les interminables travaux de restauration ou empêcher les choses d'empirer.

— M'sieur l'curé, j'ai grand besoin d'me confesser.

Le curé s'étonne mais ressent probablement le trouble de la petite. Et après les rituels préliminaires de la confession, la petite Marie Quilly raconte son histoire. La concluant par ce cri du cœur que ma grand-mère rapportait avec un plaisir mordant de moquerie :

— Oh, m'sieur l'curé, j'eun ai eu eune chiée de pou !

Monsieur le curé devait comprendre, comme nous autres, que la peur (la pou) avait donné la colique à la petite Marie Quilly au point de lui liquéfier le ventre. Ce fut d'ailleurs peut-être le prétexte (les cabinets au fond du jardin) donné par la gamine pour écarter Félicité qui s'inquiète.

— Où que tu t'encoures comme ça ?

Pour que l'histoire arrive jusqu'à nous, la petite Marie a forcément parlé à quelqu'un d'autre qui l'a répété. Quand elle a été soulagée que l'affaire ne dépende plus d'elle ? Quand, apprenant la fable du noyé, elle a fait le rapprochement avec le paquet disparu de la cave, que l'indignation a pris le dessus

et l'a débordée? Alors notre dégourdie se serait soulagée auprès de Félicité qui l'aurait rapporté à l'amoureuse qui l'aurait rapporté à François Caharel? Ou directement auprès de l'amoureuse qu'elle connaît sûrement?

Je n'arrive pas à recomposer de façon certaine le déroulé des évènements, parce que je ne peux pas considérer comme totalement fiables le jour et l'heure déclarés du décès de Jean-Baptiste Caharel. Je penserais que Baptiste a été tué le dimanche soir, le corps traîné et jeté à la cave via un soupirail, où la petite Marie le trouve avant qu'on le fasse disparaître dans le Don à la nuit bien noire, pourquoi pas une heure du matin.

« Le curé lui a dit : Va tout de suite voir le notaire et raconte-lui tout ce que tu m'as dit ! »

Ce curé Daniel ne doute pas de l'histoire de la petite. Il n'est en place que depuis deux ans mais c'est suffisant pour connaître ses ouailles. L'état émotionnel de la gamine, contrastant avec le bon sens que probablement il lui connaît, ne le fait pas hésiter. Mais il est ligoté par son confessionnal. Ou du moins c'est ce qu'il a dû invoquer pour la petite et pour lui-même. Parce que, dans ce cas précis, il ne s'agit pas de l'aveu d'une faute, mais du recueil d'un témoignage qui ne relève pas vraiment du secret de la confession.

Je me dis aussi qu'il est ligoté par autre chose. Des années de diplomatie fine auprès de la mairie menée par son prédécesseur, le curé Coué, pour la restauration et l'agrandissement de l'église. Il a fallu pleurer beaucoup, on avait une halle à construire et des chemins à ouvrir, à refaire. Et pleurer avec humilité, avec l'argument d'une église trop petite certes, mais surtout bien délabrée. Et il pouvait toujours y avoir quelqu'un pour rétorquer qu'après tout, c'était bien les Chouans catholiques qui y avaient mis le feu en 1795 pour déloger les Bleus patriotes du bourg de Guémené qui s'y étaient réfugiés. Il arrive que l'Histoire tourne dans le sens inverse de ce qui se raconte habituellement. Même si dans ce cas, le curé interpellé devait répondre que, d'après d'autres sources, l'in-

ce incendie de l'église était dû à la foudre, tout simplement. Quand même, ça restait gênant.

Le maire et son conseil municipal ont voté d'importants travaux dans cette église : crépissage des murs extérieurs, érection du clocher, la tour, sa croix, l'escalier et les quatre planchers, et puis le carrelage des sols, le lambrissage des murs, la réfection des autels. Mais l'argent faisant toujours défaut, ces travaux s'étirent depuis sept ans. On a épuisé l'aide préfectorale, la main-d'œuvre bénévole des paroissiens, les dons de bois, les charrois de pierre, et aussi les offrandes des notables. Pourtant la sacristie n'est toujours pas terminée. La tour du clocher n'est pas lambrissée. Sa toiture en zinc laisse passer l'eau, etc.

Bref, notre curé Daniel ne peut pas se permettre d'indisposer les décideurs municipaux dont dépend sa branlante église. Mais il ne peut pas non plus en conscience étouffer cette histoire. Alors il repasse l'épineux problème à un homme de droit. Il envoie la petite Marie Quilly chez le notaire. Ce curé pense aussi sans doute qu'un homme de loi saura mieux aviser dans un cas semblable. Ceci dit, il ne l'envoie pas non plus raconter son histoire au juge de paix !

Entre notables, bien sûr, on doit se comprendre, s'entraider.

Ma grand-mère n'avait aucun nom dans son histoire, rien que des titres, je dois retrouver à l'aveugle et avec toutes les marges d'erreur. Mais j'en ai besoin pour m'assurer que l'histoire est crédible. D'après elle, le notaire et le médecin se sont présentés chez le maire à la nuit tombée. Ce médecin, peut-être ce Monsieur Fortin qui fera une longue carrière à Guémené, a-t-il apporté sa sacoche par réflexe, intrigué par le récit embrouillé de la gamine ?

Quant au notaire, il pourrait s'agir de Aristide Frérejouan-Desaint, trente-six ans. Dont le papa, Pierre-Michel, a aussi occupé les fonctions de maire en son temps, et fut contrôleur des Droits réunis (quelque chose comme percepteur des Contributions indirectes). C'est une référence. Le beau-papa est substitut du procureur du Roi, dans la Sarthe mais quand même ! Tout ça pour dire que le droit et la loi sont dans les gènes de la famille. Et puis bien sûr, en tant que notaire, il doit gérer les biens des Simon, ce qui implique une certaine intimité avec monsieur le maire.

À moins que la petite n'ait frappé chez René Dubourg, notaire royal à la résidence de Marsac, on est quasi voisins sur les pages du registre de recensement et donc, à quelques poignées de pas sur le terrain. Et on est aussi apparentés puisque

Madame notaire est née Julienne Simon, vous suivez ?

Ou a-t-elle quéri, la petite Marie Quilly, Jean-Marie Heuzé, très jeune notaire de vingt-six ans, mais très heureusement cousin de Laurent Simon, les mamans sont sœurs, et il vaut toujours mieux laver le linge sale en famille !

Mais peut-être que je suis saisie à mon tour, après mes ancêtres, de ce syndrome du complot qui aboutit à...

« Tu penses bien
qu'ils ont étouffé
l'affaire ! »

Ce qui veut dire qu'on a tiré le compromettant paquet de la cave pour le faire disparaître, selon une bonne recette qui a fait ses preuves, dans la rivière proche, le Don, au lieu-dit Les Grands-Près, par une belle nuit du solstice d'été où on n'a pas croisé un chat, ou alors juste un chat sur le silence duquel on pouvait s'appuyer.

Tout de même, il faut des bras pour cela. J'imagine mal ces notables, encombrés de leurs redingotes, leurs lavallières et leurs pantalons à sous-pieds dans les souliers de cuir verni des dimanches, s'occuper du transport. On leur aura proposé des bottes? des vestes de chasse? Madame Jeanne, la maman, en état de choc mais tendue, menée par la nécessité de sauver le fils à n'importe quel prix: « Tenez, enfiler cette veste, ton chapeau aussi, Laurent, non, pas celui-là, pour vous Aristide, c'est moins voyant. » Et puis trouver une brouette, une charrette à bras, ce serait mieux, demander celle de... Ou alors une complicité? Un service qu'on récompenserait comme il se doit? Si je vous dis que notre Joseph Le Tort, déclarant du décès par défaut, noté jusqu'à présent comme cultivateur, se trouve, à partir d'août 1841, domestique chez monsieur le maire, vous en pensez quoi?

À ce point de l'histoire,
j'ai deux regrets.

D'abord, d'avoir oublié le nom de l'amoureuse. J'aurais peut-être pu la retrouver, savoir son âge, glaner deux ou trois choses sur sa famille. Je suis tentée de l'imaginer domestique dans l'une ou l'autre des maisons du bourg. Il me semble que c'était la meilleure circonstance pour pouvoir rencontrer Jean-Baptiste. La mauvaise volonté du registre de 1841 ne me permet pas d'établir un relevé de toutes les domestiques du bourg !

Mais une fois encore, rien n'empêche de se la représenter. Assez longue tige, avec des mèches de cheveux bruns difficiles à discipliner. Des yeux un peu fuyants avec beaucoup de blanc autour des prunelles sombres, un regard déjà consenti au malheur, fataliste un brin. Elle parle comme les timides quand ils endossent l'assurance qu'ils ne secrètent pas. Les mots sont jetés les uns derrière les autres, se chevauchant parfois. Elle rit, bien sûr qu'elle rit, elle est amoureuse. Un peu fort, un peu vite. Elle a fait semblant de n'être pas intéressée par Jean, les filles font toutes ça, sachant que les

galants visent bien souvent les jupons plutôt que les sentiments. D'abord, elle est passée devant la forge quand Jean tenait fortement entre ses jambes celle d'un cheval dont il grattait le sabot avec un rogne-pied, sans tourner la tête, seulement le bout des yeux. Il a dû insister.

— Des histoires que vous m'contez là, Jean-Baptiste. Les gars sont tous pareils !

Je ne sais pas quels étaient les rituels de galanterie. Un petit rien offert les jours de foire, une part de quatre-quarts ou des bonbons. Il lui a porté un panier trop lourd. Elle ne l'aura pas laissé approcher des lavoirs, ça non, on connaît trop la langue fielleuse des commères.

Elle devait être jolie. Suffisamment pour intéresser un rival et pas n'importe lequel. Bien sûr, elle était sûrement jolie.

Et le deuxième regret de cette histoire, c'est de n'avoir pu vérifier l'existence du présumé meurtrier de Jean-Baptiste, le fils du maire.

Mais depuis le monde
des invisibles, l'âme du défunt
doit me guider...

Je vous fais grâce des détails, mais voilà que dans le maquis des registres, un *hasard* me fait justement tomber sur une page où la maman, Madame Laurent Simon, née Jeanne Gaudin, figure comme témoin.

Ce qui me permet d'apprendre qu'elle est née à Campbon, Loire-Inférieure, et de rediriger illico mon enquête de ce côté-là.

Je n'ai pas à tâtonner longtemps parmi les vénérables manuscrits pour découvrir qu'elle a bien épousé Laurent Simon, en cette commune, le 26 septembre 1823 exactement. Le marié, déclaré propriétaire, est aussi, ce qui augmente sa respectabilité, bien apparenté à la mairie de Guémené-Penfao qui, comme on le sait, lui reviendra quelques années plus tard. La mariée, orpheline de père, est de la bonne bourgeoisie de Campbon, elle a tout juste vingt-cinq ans, comme son fiancé. Et on a dû prévoir une fête triomphante avec ce qu'il faut de nappes en lin, d'argenterie, de porce-

laines, de toilettes neuves, de chandeliers et de joyeux flonflons.

Las, il y eut sur cette noce d'imprévisibles fausses notes!

Si je vous dis que le papa du marié meurt douze jours plus tôt, le 14 septembre, vous sentez déjà l'ambiance s'assombrir. Quand j'ajoute que sa veuve meurt dix jours après son époux et deux jours seulement avant la noce de son fils, le 24 septembre donc, vous imaginez le nuage de plomb sur les festivités. Et les « Mon dieu, que fait-on? On repousse? » Et que faire des gigots, des fricassées, des sauces, des aloyaux, de la pièce montée et des nougats? Quand même, on a peut-être décommandé le ménétrier et son violon.

Sans doute, depuis Guémené, juste après le second enterrement, un peu bâclé lui aussi forcément, la tombe rouverte, pensez, la terre même pas encore tassée facile à retourner, les Simon sont descendus à Campbon dans leurs berlines, les femmes en voile de deuil, les hommes avec leur brassard noir sur leur habit-veste ou leur redingote imprégnée de cimetièrre. Et la famille Gaudin, la famille de Jeanne, en est toute compassée, empêchée de se réjouir, sauf indécence. On mélange vœux de bonheur et condoléances. J'imagine qu'on a banni la musique et la danse. Et probablement

les chants. On a fait banquet tout de même. Et le vin a dû faire fuser çà et là quelques rires étouffés et vite réprimandés par les consciences aux aguets. « Raymond, tiens-toi un peu voyons ! Mathilde, cesse de glousser, ce n'est pas le jour ! » Le marié a une figure coupée en deux, moitié chagrin et moitié excitation nuptiale. Et sa jeune femme nerveuse, frustrée, triture son alliance neuve et son petit bouquet chiffonné. Une drôle de noce, un rien funèbre, pas de celles qu'on a plaisir à évoquer plus tard pour les enfants à la veillée.

Il est facile de dire après coup que cette vie conjugale s'inaugure sous une mauvaise étoile.

Il est facile aussi de miser sur la vie et de s'attendre à ce qu'une descendance soit engendrée dans l'année suivant la noce et augmentée les années suivantes. Ce que me confirment les livres consultés. Soit un premier fils, un François Simon (oui, je sais, tout le monde s'appelle François dans cette histoire, faites comme moi, tâchez de vous y retrouver), né le 5 novembre 1824, et un second, Laurent, né le 22 février 1826. Mais alors...

Cela voudrait dire que le présumé meurtrier de Jean-Baptiste Caharel n'avait que dix-sept ans !

Je refais les calculs. Je cherche où a pu se glisser l'erreur, mais les dates sont têtues et l'écriture des livres indiscutable.

Voilà qui change les points de vue. Elle en prend un coup la légende familiale du vil séducteur assassin, du crime impuni au seul motif que les puissants sont intouchables.

Le meurtrier présumé se trouve être un gosse qu'on aurait préservé du pire.

Ce qui me pose question bien sûr. Notre Jean-Baptiste, je lui vois la stature petite mais râblée des Caharel. Et puis le marteau de forge lui a fait les muscles, nom d'une pipe ! La force physique ne lui fait sûrement pas défaut. Si bagarre il y a eu – car j'ai quand même du mal à imaginer une préméditation, un guet-apens –, comment a-t-il pu avoir le dessous d'un garçon de dix-sept ans ? Peut-être n'a-t-il pas osé frapper, se défendre, à cause de sa supériorité sur la fragilité de l'autre, autant, voire plus, que par respect pour un fils de notable.

Mais on peut aussi être un solide gaillard à dix-sept ans, à égalité de taille, si ce n'est de muscle, avec un garçon de vingt-cinq.

J'imagine une dispute, une bousculade et une mauvaise chute, je n'arrive pas à me représenter les choses autrement.

La bien-aimée n'a pas dû être témoin, on ne m'a pas raconté l'histoire de cette façon. On aurait été trop content d'avoir un témoin de plus à produire. Non, bien sûr, elle n'a rien vu.

Peut-être qu'ils se sont trouvés en même temps, les deux galants, au même endroit à l'espérer, ou juste après son départ plutôt, dans le lieu du rendez-vous, discret, pas dans la rue où la suite de l'affaire aurait été difficile à camoufler, et pas bien loin de chez les Simon si on pense qu'il y aura tout à l'heure un corps à traîner. Tout près de la maison Simon donc, une ruelle, un jardin, un recoin, peut-être que le jeune François surprend les amoureux depuis sa fenêtre, sa cour, et son sang se met à bouillir.

On se fait le film ?

Ils se défient les deux mâles, des paroles fusent, qui renvoient l'un à sa condition de bouseux et l'autre à son manque de poils aux pattes et au menton. Le ton monte. Jean est fort du serment de la promesse, de ses espérances, il renvoie l'autre à ses pantalons courts à peine quittés et aux jupons de sa mère. Et le jeune, humilié dans sa passion toute neuve et fiévreuse, perd le contrôle, attrape Jean par le col. Lui veut se déprendre, les deux se bousculent. Jean-Baptiste est déséquilibré, il tombe en arrière, sa tête heurte une pierre, un pieu, je ne sais pas, et il ne se relève plus. Peut-être pas mort encore, juste enfoncé dans le coma pendant lequel le sang inonde lentement, irrémédiablement son cerveau.

Mais la mort suivra, mort noyé dit l'histoire, mort de son cerveau noyé dans son sang, sur le lieu de la chute ou plus tard dans la cave où le jeune Simon l'a traîné, puis enroulé dans un tapis qu'il masque comme il peut en accumulant des objets devant.

Et puis quoi ? Il se tait, se terre dans sa chambre ?

Et dans les pensées du garçon ? Quelle épouvante ou, bien plus probable, quelle sidération ?

Il aura dix-sept ans dans quelques mois. Sans doute fréquente-t-il, comme son frère, un lycée, vu sa condition. Et on pense par proximité géographique au lycée Saint-Sauveur de Redon. D'où il rentrerait les fins de semaine, une fois par mois probablement, et qu'il devrait vraisemblablement réintégrer dans la soirée.

Durant les petits congés très courts, il s'est enflammé pour la bien-aimée. Il s'en fait un roman durant ses nuits de pensionnaire. Peut-être s'en est-il vanté auprès de ses condisciples en blouse grise et ceinturée qui arpentent avec lui les galeries du vieux couvent, leurs livres de mathématiques et de latin attachés ensemble et balancés sous le bras. Peut-être est-ce un sujet qui embellit leurs heures de retenue, qui provoque fous rires, poèmes, paris, chahuts qui défient le préfet de discipline... Peut-être a-t-il gardé son histoire pour lui seul, cœur cadennassé et casquette à visière descendue un peu sur ses yeux trop allumés.

Et comment ne pas penser à cet autre adolescent, bien loin, à Charleville, le vent dans les cheveux, le regard enflammé, qui écrira dans deux ans, ces vers qu'on se récite encore : « On n'est pas sé-

rieux quand on a dix-sept ans » et qu'il y a des tilleuls verts sur la promenade. Et plus tard encore, d'autres héros de littérature, un Augustin Meaulnes ou le jeune Philippe du *Blé en herbe*, pourraient nous convaincre à la barre des témoins, à défaut de protagonistes d'histoires anonymes et particulières, qu'on peut sûrement être passionnément amoureux à dix-sept ans.

Je ne sais pas s'il y avait des tilleuls dans le bourg de Guémené ou le lycée de Saint-Sauveur. Mais je sais que partout, ils embaument au solstice d'été.

Une autre éventualité me traverse l'esprit.

Le jeune François Simon serait un peu à part. C'est une chose qui arrive, même dans les meilleures familles. On ne se l'avouerait pas vraiment, mais on saurait au fond qu'il a parlé anormalement tard. Bien sûr, rien à voir avec l'idiot de la place qui réjouit les moins imbéciles que lui, mais ce jeune François comprendrait les choses trop lentement, aurait besoin de beaucoup de patience, d'explications et de longs apprentissages pour de maigres résultats. Des années, voyez-vous, pour apprendre à lire et à compter. Alors, pas de lycée pour lui. Son jeune frère, oui, mais lui resterait à la maison, protégé, à l'abri d'un monde qui bouge trop vite. Et si le recensement de 1841 n'en fait pas état dans le foyer paternel, c'est qu'on a recopié le livre au mois d'août, après l'affaire, après qu'on a été obligé de l'éloigner pour son bien.

On espérerait lui trouver plus tard une fonction qui puisse lui convenir. Un petit emploi qui ne demande pas trop de vivacité, mais donne un minimum de considération, ou alors on lui ferait une

rente à vie. Cependant, l'esprit aurait beau être rouillé, la sève pousserait dru dans son adolescence, réveillerait les hormones, les appétits. Il aurait jeté son dévolu sur cette fille un peu plus âgée, très femme déjà, qui un jour peut-être s'est montrée souriante et pleine de patience avec lui. Et maintenant, il la veut tout simplement, il est tombé raide d'amour pour elle. Elle lui appartient, comme avant, ses billes, ses quilles, sa fronde, sa carabine. Sa mère a essayé de lui apprendre le piano, mais ça ne marche pas, il préfère la chasse sous la haute surveillance de papa. Il supporte mal qu'un autre approche sa bien-aimée. Et surtout, il ne connaît pas sa force d'homme tout neuf, il ne la maîtrise pas encore, elle dérape dans tous ses gestes, elle le dépasse. Et Jean-Baptiste qui ne se méfie pas assez...

Et puis voilà, le mal est fait, irrémédiable.

Tout de même, si cette deuxième hypothèse était juste, j'aurais senti un peu de compassion dans le rapport qu'on m'a fait de l'histoire. Il n'y en avait aucune, c'est sûr. À moins qu'elle se soit érodée au fil des générations.

Et maintenant il y a cet horrible secret. Il a tué quelqu'un. Peut-être qu'il est soulagé quand son

père le fait descendre de sa chambre où il s'est porté malade, non, pas faim, mal au cœur, et que devant le tribunal de ses père et mère, du notaire et du médecin, il est sommé de s'expliquer.

Ou peut-être qu'il est déjà reparti dans son lycée, pressé de mettre de la distance, de faire s'évanouir l'épouvantable entre les murs de pierre froide. Et peut-être qu'il a réussi. Et qu'il lape sa soupe sur les bancs du réfectoire en évoquant la version latine du lendemain.

Qu'est-ce que vous auriez fait,
vous, parents ? Qu'est-ce que
j'aurais fait ?

Facile de dire que la justice doit s'exercer. Pas facile d'envoyer un gamin de dix-sept ans au bagné – oui, au bagné, on n'est pas au temps des peines aménagées, ni des juges pour enfants – surtout quand ce gamin est le vôtre.

Alors commence cette nuit terrible de tergiversations, cette nuit brûlante et blanche, la nuit du solstice d'été. Jeanne, la maman, a peut-être des crises de larmes, un malaise. Ou alors, elle se tient, muette, raidie à l'intérieur de son corset sur son tremblement intérieur qui la fait implorer. Les bougies dégoulinent dans les bobèches des chandeliers. Le balancier d'horloge marque le tempo impitoyable. Des images lui traversent la tête. Son petit enchaîné avec d'autres bagnards en route pour Brest. Ses chevilles écorchées et ses pieds qu'elle a mangés de baisers, il y a quoi, juste une quinzaine d'années, et son épaule droite flétrie au fer rouge. Elle étouffe. Il fait très chaud, l'air du jardin est énervant de chèvrefeuille. Les hommes serrent dans leurs mains nerveuses une petite li-

queur de prunelle. Les considérations tournent en rond, ponctuées régulièrement par ce soupir de l'un ou de l'autre :

— Et quoi qu'on fasse, ça ne ressuscitera pas le mort !

Est-ce que la petite Marie Quilly s'est endormie dans les étages ? On a le sommeil lourd à cet âge. Le remue-ménage aiguise la curiosité, mais la fatigue est un puissant somnifère.

Et Félicité ?

Vous savez, je me suis demandé si ce n'était pas elle, la trop-aimée. Deux ans de plus que Jean-Baptiste, soit dix ans de plus que le jeune François, mais vivant sous son toit, surprise peut-être quelquefois à sa toilette, ou vaquant à sa tâche, les appâts tendus sous les jupons, enflammant dru le jouvenceau. À force de triturer les souvenirs, j'ai même fini par recomposer la voix de ma grand-mère : « Elle s'appelait Félicité Boufsard. » Mais j'en sais long aussi sur les capacités d'autopersuasion ! Et je me garderais bien de lever la main droite et de dire Je le jure !

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, parents ?
Qu'est-ce que j'aurais fait ?

Je sais bien, si la bagarre avait viré à l'avantage de Jean-Baptiste, il ne l'aurait pas évité, lui, le bagne,

pour la mort de François Simon, fils du maire, je sais.

La justice est imparfaite.

Mais la justice est toujours imparfaite puisqu'elle rend sentence, non sur les actes des prévenus, mais sur la conséquence de ces actes. Il y avait sûrement dans ce bourg de Guémené-Penfao, comme partout ailleurs, des hommes battant tous les jours ou presque leurs gosses et leurs femmes et qu'on n'inquiétait pas tant que les victimes n'en mouraient pas et ne s'en plaignaient pas au juge. Alors qu'un seul coup, dans une impulsion de colère ou d'impatience, mais mal porté et tuant son homme, vous mène à coup sûr dans les geôles. C'était comme ça et ça n'a pas changé.

Et puis après, me direz-vous ? L'épilogue ?

Les Caharel ont enterré leur mort. Je ne sais pas quel jour, quand ils ont pu ramener le corps vers leur tombe dans le cimetière de Vay où l'attendent le père, la sœur aînée, Jeanne. Peut-être le jour de sa fête, à la Saint-Jean-Baptiste, le jeudi 24 juin. Alors que la foire bat son plein dans les rues de Guémené-Penfao. Mais où d'aucuns ont des choses à raconter peut-être. Quelques-uns qu'on fera taire ou qu'on accusera d'avoir le vin calomnieux.

Et la vie continue d'enfiler les jours. Peut-être qu'on ne parle jamais du jeune mort alors qu'on y pense beaucoup. On reprend sans arrêt le canevas du comment ça se fait ? Et de la suspicion et de la rancœur. On peut imaginer qu'il est dans les têtes, obsédant, et qu'il se ravive aux dates brûlantes du calendrier. Les anniversaires bien sûr. Les Toussaints. Et puis les foires. Ma grand-mère raconte qu'à chacune des foires de Guémené, celle de la Saint-Jean ou celle de la Saint-Michel, après qu'il a fait son marché, ses affaires, François Caharel re-

trouve la bien-aimée, inconsolable comme lui, sur un banc de pierre près du Don, et tous deux se racontent Jean-Baptiste, ce que chacun en sait, ce que l'autre ignore.

Marie Lecerf commémore chaque année la mort de son dernier-né et, à la sixième fois, elle meurt une semaine après l'anniversaire, le 28 juin 1847, sans pousser plus avant dans l'été.

Et curieusement, la mère enterrée, la vie ressurgit. Peut-être qu'on n'en pouvait plus après tout du chagrin de cette mère, de son poids dans la maison. En tout cas, huit mois plus tard, le 27 février de 1848, bien loin de la révolution parisienne qu'on ignore peut-être, Marie Caharel, sa fille, épouse à neuf heures du matin, un charpentier du village de Pirudel, Jean-Pierre Maurice. Les mariés ne sont plus très jeunes, trente-sept ans pour lui, trente-neuf ans pour elle. C'est comme ça, on convole tard chez les Caharel. Un fils unique leur naîtra quand même l'année suivante au lieu-dit Les Clusions où ils se sont installés. Et on l'appellera Jean. Jean-Marie, pas Jean-Baptiste.

Mais peut-être que la mère savait avant de mourir. Peut-être même qu'elle a encouragé la vie à gagner chez les siens. Pour René, c'est trop tard ou trop difficile, trop de réserve, trop d'habitudes, la

mère le sait. « Mais pour toi, ma fille, et pour toi, François... Restez donc pas seuls, mes enfants, c'est pas bon ! » Elle savait possiblement pour sa fille, connaissait son secret. Il y a longtemps peut-être que Marie soupire, qu'elle n'ose pas dire oui, et puis voilà, le deuil de la mère achevé, à peine, elle se lance.

Et François à sa suite, la même année. On a juste attendu la fin de l'été, le 19 septembre, les récoltes engrangées, c'est mieux. Depuis le temps qu'il va visiter son frère Honoré, menuisier à La Bactière, il a eu des occasions de repérer la jeune voisine, Marie-Julienne Courroucé. Il a trente-quatre ans, elle en a vingt-six. Ils auront neuf enfants. Et j'écris dans leur descendance.

On ne saura jamais, ni pour lui, ni pour sa sœur, la part de l'amour et celle de la raison dans ces mariages.

Et du côté de la partie adverse ?

Du côté des Simon, je ne vois rien de triomphal.

Dix mois seulement après la triste affaire, le 2 février 1842, Jeanne, la maman, meurt. Elle n'a que quarante-trois ans. On ne sait pas de quoi elle meurt, les registres sont muets sur ce qui tue les gens. Peut-être Jeanne est-elle déjà malade au moment de la mort escamotée de Jean-Baptiste Caharel, et cette histoire l'achève. On comprendrait encore mieux le souci de ne pas rajouter du chagrin à ses derniers jours et d'épargner l'enfant chéri. Ou bien elle a toujours été de nature chétive et la faute camouflée du fils la ronge et lui est fatale.

Qu'importe, elle aurait passé cet automne 1841 dans les oppressions et les étouffements. Les saignées, les sangsues, les émétiques n'auraient rien arrangé. Elle se serait tassée dans son grand fauteuil et ses coussins, des mouchoirs et des sels à portée de main. Ses cheveux noirs séparés par le milieu et lissés en bandeaux sur ses oreilles se seraient subitement cendrés. Elle aurait dépensé l'hiver à remuer les pincettes dans le feu, sans pou-

voir se réchauffer. Et on n'aurait jamais plus entendu son piano depuis la dernière Saint-Jean.

Quant à monsieur le maire, son mari, s'il n'a pas lâché sa charge, il se fait fortement seconder à la mairie par son cousin, Fidèle Simon.

Veuf, il ne survit que deux ans à sa femme. Il meurt le 10 avril 1844 à quarante-six ans seulement. Est-ce son cœur qui lâche ? Une artère bouchée ? Enfin, la vie le lâche.

Leurs enfants alors ont respectivement à peine vingt ans et dix-huit ans. Qu'advient-il d'eux ? Impossible à dire. Où sont-ils envoyés, recueillis, cachés ou protégés un peu ? Impossible à savoir. Il n'y a plus de grands-parents. Du côté paternel, ils sont morts juste avant le mariage des parents, comme on l'a raconté. La grand-maman maternelle est décédée durant l'été de 1839. Jeanne avait bien un frère, l'oncle Jean Gaudin. Il est devenu maire de Campbon et est célibataire. Et ses neveux n'habitent pas chez lui, j'ai vérifié.

Il faudra accepter de ne pas connaître le destin de ce François Simon, coupable présumé par les miens de la mort de Jean-Baptiste Caharel.

Et pour en revenir à la vieille Carabosse de ma chanson...

Même si Charles Perrault n'en donne pas le nom, il se prétend qu'elle est responsable du sort mauvais qui frappa la belle au bois dormant :

On vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une Tour et qu'on la croyait morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents.

J'ai toujours su qu'elle s'était retirée pas bien loin d'ici. Ma grand-mère le chantait. *C'est la fée Carabosse, lonla, Qui n'est pas loin du Don...* D'ailleurs, c'est un nom de rivière bien propre à attirer une fée !

On raconte que des paysans la croisèrent en allant aux champs semer le lin et se moquèrent fort de sa bosse. Ça n'était pas bien malin ! On ne vexa pas

impunément une fée aussi susceptible. La vieille rendit leurs champs stériles pendant mille ans.

Aurait-elle rencontré Jean-Baptiste Caharel au soir du 21 juin 1841 ? Et lui, insolent de jeunesse et d'amour, aurait-il provoqué à son tour la vieille bossue, comme ça, pour rire ?

Alors elle, d'une pichenette, l'aurait poussé dans l'eau froide du Don en ricanant.

Et tout le reste serait légende, bien sûr !

FRANÇOISE MOREAU

récits et romans

Eau-Forte, L'escarbille, 1999 (prix national des comités d'entreprise 2001)

L'Ardoise, Amers, 2002 (prix du second roman 2004 des Lions Club)

Les Gourmandises sur l'étagère, L'escarbille, 2002

Ah pourquoi Pepita, Diabase, 2005

Jamais de la vie, Diabase, 2007

Un envol de pigeons écarlates, Diabase, 2009

Colimaçon, Diabase, 2012

Le Petit Français, Diabase, 2013

Vinyle, face B, Diabase, 2015

Les Dits de Nantes, L'œil ébloui, 2015

jeunesse

Le Placard aux sorcières, Bayard Jeunesse, 2009

poésie

Riches petites heures, À Contre-Silence, 1991

Tout est bien, Echo-Optique/Siloë, 1996

Au vent qui en voit d'autres, Moraines, 1997

L'Œil gauche de l'Infante, Le chat qui tousse, 1999

OUBLIÉ DANS LA RIVIÈRE
FRANÇOISE MOREAU

[EXTRAITS]

EN SAVOIR PLUS
COMMANDER

